

Communication de Monsieur Jean-François MICHEL



Séance du 18 juin 1999



Charles Herbel, Peintre Lorrain (1642-1702)

Charles Herbel est un peintre lorrain relativement peu connu, par le fait que la majorité de ses œuvres ont disparu et aussi par le fait que, sur ses œuvres qui subsistent, quelques spécialistes ont porté des jugements sévères, opposant la platitude des tableaux d'Herbel à l'originalité de ceux de son beau-père, Claude Déruet.

Il est également peu connu par le fait que Durival lui attribua une fausse origine, le faisant naître à Nancy et le reléguant au rôle de diadoque : successeur de Jacques Callot, pâle successeur des peintres d'histoire et de scènes allégoriques.

En reléguant les jugements à l'emporte pièce, je présenterai, de mon côté, Charles Herbel comme un peintre injustement méprisé, un " faux petit maître " du XVII^e s. Des recherches personnelles, parallèles à celles de Chantal Humbert et de Gérard Voreaux, me permettent de vous présenter un visage réactualisé et plus véridique du peintre de Charles V et de Léopold, qui forma son talent en Italie et qui s'imposa à Innsbruck, Vienne et Nancy.

Les origines familiales et géographiques

La famille Herbel est originaire du bourg de Damblain. Cette localité de marge, située au sud-ouest de Neufchâteau, intimement liée à l'histoire de La Mothe (distante d'une dizaine de kilomètres), était aussi une pépinière de familles bourgeoises et nobles, d'artistes, de fondeurs de cloches, bref de petits notables fidèles à la Lorraine et toujours prêts

à servir : qu'il me suffise de citer les graveurs Woeriot, dont la légendaire maison s'élève toujours au centre du bourg, ou la famille Dubois, installée à Damblain depuis au moins le début du XVII^e s.

Le 18 octobre 1543, le duc Antoine anoblissait “ *Maître Nicolas Herbel de Damblain, en notre sénéchaussée de Bourmont, apothicaire et valet de chambre* ”. Il était précisé qu'il s'était “ *démontré soigneux, très dilligent et vigilant alentour de notre personne, et à ce qu'avons vu et connu son exercité et application en faits nobles et vertueux* ”. Au-delà de cette pommade de paroles et de formules, nous ne pouvons savoir les raisons précises de cette suprême gratitude ducale, mais nous savons qu'elle s'accompagnait “ *d'un écu d'azur à 3 roses d'or, et au cœur un groseiller de même* ” comme armoiries.

Avec Nicolas, le fils de l'anobli, le lignage s'installe à Neufchâteau : quelques membres embrassant le métier de la robe, comme François et sa descendance, mais d'autres, comme son frère Claude, se remettent dans l'apothicairerie. Seule façon de survivre dans les temps troublés de la guerre de Trente Ans, diront ses descendants, façon ignoble et dérogeante de tenir son rang, diront leurs détracteurs, et ils sont nombreux à Neufchâteau au XVII^e s.

En effet, les Herbel sont considérés comme des parvenus, voire des usurpateurs ; les quelques nobles de Neufchâteau essaient de les rejeter dans la roture imposable et, en 1675 encore, le gruyer Simon Herbel est obligé de faire venir le tabellion devant sa maison “ *de la place du haut marché* ” (au débouché de la place Jeanne d'Arc actuelle) pour se porter garant et témoin “ *qu'au-dessus de ladite maison il a vu une forme de lion en pierre qui tient dans ses pattes et griffes des armoiries taillées et gravées, à trois roses au cœur et un groseiller de même, qu'il a vu aussi pareilles armoiries en l'église paroissiale de Saint-Christophe à la droite d'un petit autel, où est écrite en lettres d'or la fondation faite de la première messe en ladite église* ”.

Au XVIII^e s., point ne sera besoin, pour les Herbel subsistant du tronc de Damblain, de recourir à de telles gesticulations pour prouver leur noblesse : la plupart sont avocats à la cour souveraine, tel Léopold-Guillaume, ou officiers de Sa Majesté Impériale, tel Nicolas-Alexandre. Aucun apothicaire ne se glisse alors pour faire tache et désordre.

Simon Herbel et ses enfants

Le père de notre peintre, Simon Herbel, lui-même fils de l'apothicaire Claude et arrière-petit-fils de l'apothicaire Nicolas, anobli par le duc Antoine, fut pourvu de la charge de receveur et gruyer des grueries de Chatenois et Neufchâteau. L'appui, sinon l'amitié de Charles IV et

surtout de sa sœur la princesse de Phalsbourg, elle-même pourvue de la seigneurie de Neufchâteau et résidant souvent dans la ville, contribua largement à cette promotion en pleine guerre de Trente Ans, l'année même du premier siège de la Mothe. Simon Herbel et son frère Nicolas étaient des fidèles du parti lorrain dans une cité où les avis étaient très partagés et où surtout ils devenaient tranchés à mesure que les troupes adverses approchaient ou occupaient.

Simon tint fidèlement les registres et les comptes auxquels l'astreignait son office, les archives de la série B de Meurthe-et-Moselle le prouvent. Les archives des Vosges (série des notaires) montrent aussi qu'il eut bien des soucis financiers et qu'au lendemain des hostilités (années 1660-1670), il fut le plus souvent aux abois, obligé qu'il était de revendre terres et maisons, presque immédiatement d'ailleurs rachetées par sa descendance, notamment son fils le peintre. Pour couronner le tout, Simon était l'objet d'une jalousie, voire d'une hostilité farouche de ses compatriotes, les petits nobles et les notables de Neufchâteau, qui lui reprochaient une ascension sociale un peu rapide et sans doute ostentatoire et le caractère assez flou et obscur de ses origines nobles : comme on l'a vu, on reprochait surtout à son père d'avoir dérogé en vendant de la pharmacopée.

Entre 1660 et 1680, Simon continua toutefois à tenir le haut du pavé, avec son épouse Marie Belmont et ses nombreux enfants, dont deux ayant embrassé la carrière artistique et ayant fait de brillants mariages. La ville de Neufchâteau, particulièrement éprouvée par les occupations et les sièges (celui de 1641 par les Lorrains de Gaspard de Ligniville notamment) redevenait un havre de paix, où se croisaient des rejetons ou des apparentés de grands noms lorrains : alors que le grand Jacquin faisait ses premières armes dans l'atelier de sculpture de son père Jean (près de l'église Saint-Christophe) et que Bénigne Jacquin sculptait autels et retables place du vieux marché (actuelle place Jeanne d'Arc), les Callot reprenaient leurs droits et leur rôle de propriétaires rue Saint-Jean. Au même moment, la petite-fille de Claude Bassot était placée comme pensionnaire chez les Clarisses. Doit-on en conclure que le Neufchâteau de l'après-guerre était une petite Florence ? Que non pas, mais on peut expliquer qu'en plaçant ses fils chez des maîtres de l'art, Simon Herbel savait ce qu'il faisait, lui qui était apparenté à Jacques Bellange et qui savait que la carrière artistique pouvait être l'achèvement d'une promotion sociale.

Nous ignorons la date exacte de la mort de Simon : il résilia sa charge de gruyer au profit de son fils Sébastien en mars 1672 et s'éteignit quelques années après.

La vie de Charles Herbel, de sa naissance à son mariage

C'est donc à Neufchâteau, en 1642, et non à Nancy, en 1656, comme l'avance Durival, que naquit Charles Herbel. Cette certitude n'est pas basée sur les registres paroissiaux de 1642, qui n'existent plus, mais sur l'acte de décès de Charles en 1702, enregistré dans la paroisse Saint-Sébastien : il est dit alors âgé de 60 ans.

Par ailleurs, en 1672, lorsque Nicolas-Joseph, son premier fils naît dans la même paroisse Saint-Sébastien, Charles est dit "*originnaire de Neufchâteau*", c'est-à-dire qu'il est né comme ses frères Sébastien François, Henri-Joseph et sa sœur Marguerite, dans la paroisse Saint-Christophe de la petite cité de Lorraine méridionale. Son prénom primitif fut d'ailleurs non Charles, donné sans doute après le baptême par fidélité à Charles IV, mais Jean-Christophe, prénom sous lequel il fut inhumé dans la chapelle des Dérue à l'église des Carmes.

Par ailleurs, si Charles, alias Jean-Christophe, était né en 1656, il se serait marié à quinze ans en 1671 et aurait été mis en apprentissage l'année de sa naissance...

Car, le 4 août 1656, Simon Herbel plaçait Charles en apprentissage chez Bénigne Jacquin, le sculpteur tenant boutique non loin de son domicile. Il était prévu que Bénigne "*montrerait et enseignerait son apprenti en l'art de la sculpture en bois et du portrait, et d'assembler toutes couleurs propres à peindre les images dorées et argentées, même de lui enseigner à tourner le bois pour orner et enrichir les images et pièces de sculpture*". Ce contrat était prévu pour trois années consécutives.

Aucun autre témoignage n'intervient avant 1669 sur la carrière du jeune Herbel et l'acte que j'ai retrouvé l'an dernier aux Archives des Vosges apporte une nouvelle pièce sur la formation en l'environnement de Charles (5E1095). En juillet 1669, Simon Herbel règle une affaire familiale devant le tabellion de Neufchâteau et il est porteur d'une procuration de son fils Charles, "*alors présentement en Italie*". Ainsi donc, après avoir appris l'art de la peinture et de la sculpture auprès d'un des grands maîtres de la sculpture sur bois, Charles Herbel avait pris le chemin classique, celui de l'Italie. Malheureusement, aucun autre document, aucune lettre, aucun autre témoignage ne vient préciser utilement la sécheresse de cette mention : aucun nom de ville, de précision de durée ou de conditions.

Peu après son retour, Charles Herbel, âgé alors de 29 ans, convole en justes noces avec Marguerite Dérue, la fille du célèbre peintre, alors décédé depuis onze ans. Le mariage a lieu le 16 juin 1671, en présence de Marie de Saulcourt, veuve de feu Claude Dérue, chevalier de l'ordre

du Portugal et de Saint-Michel, seigneur de Saxon et Houssainville en partie et de toute la fratrie de la jeune épouse composée d'avocats et de substitués nancéiens.

Le contrat conservé aux Archives de Meurthe-et-Moselle (3^E 1872) n'apporte que très peu de renseignements. Il est simplement précisé que *“ le survivant à la communauté prendra savoir si c'est le futur époux, une somme de 1.200 F pour ses habits, armes, chevaux, dessins et peintures et autres choses de sa profession. Parallèlement, le futur époux mettra en communauté tout ce qu'il a avant mains, soit en argent, tableaux, peintures ou autrement. Et réciproquement, la future épouse apportera tout ce qu'elle a pu profiter et avait en meubles et effets mobiliers de succession de défunt les sieurs Deruets père et fils.*

Donnera ladite Damoiselle de Saulcourt à la future épouse pour dot de mariage la moitié de sa maison de Tomblaine et ses dépendances pour 2.500 F”.

Pendant 10 ans, soit jusqu'au décès de sa belle-mère, Charles Herbel vécut avec son épouse dans la maison nancéienne de Claude Déruet, *“ sise entre les deux villes proche du rempart (et donnant sur lui) ”*. Le peintre de Neufchâteau habitait une maison prestigieuse, mais aussi très commode, malgré son délabrement. En effet, il pouvait réutiliser l'atelier de feu son beau-père, bâti en dehors de la maison proprement dite : l'inventaire de 1681 recense *“ une grande figure de bois à mouvement et servant à l'art de la peinture, ainsi que tous les chevalets à peindre, quatre lames de marbre à broyer les couleurs ”* et laisse entendre que ce qui avait servi à Claude Déruet était toujours en service pour son gendre Charles Herbel.

Pour terminer sur ces années passées à Nancy, soit de 1671 à 1681, j'ajouterai que plusieurs enfants naquirent de l'union entre Charles et son épouse, en particulier Nicolas-Joseph et Claude-Christophe. Tous moururent relativement jeunes, aucun ne survécut à Charles Herbel, lorsqu'il mourut en 1702.

Le tournant de 1681

De 1671 à 1681, aucun marché ni contrat n'est arrivé à notre connaissance et nous ne savons quel genre d'ouvrage ou de peinture Charles Herbel réalisait à ce moment, ni quelle fut sa clientèle.

Il faut en fait attendre 1681, soit l'année de la mort de Marie de Saulcourt, veuve de Claude Déruet, pour glaner des renseignements intéressants. Comme l'épouse de Charles Herbel avait plusieurs beaux-frères, en particulier, l'âpre Philippe Bardin, conseiller au bailliage de Nancy, un inventaire de la maison dont nous avons parlé, fut effectué en juin. Nous pouvons imaginer le cadre de vie de Claude Déruet car, en dix ans, sa fille et son gendre ne durent pas y apporter de grandes modifications.

Dans la pièce principale se trouvent un tour de lit écarlate doublé de taffetas rouge, deux plumons, un lit de plume, six chaises couvertes d'écarlate, deux tapis de Turquie, un grand cabinet d'ébène noir et rouge avec son pied de six colonnes en bois noirci, un buffet bois noyer long de quatre pieds et demi de haut, à deux tiroirs et ventillons, avec un tableau sur le dossier représentant la Nativité de Notre-Seigneur, une armoire bois noirci à deux ventillons, avec grotesques et mauresques, une petite table marquetée de bois d'Inde, un dressoir porte-vaisselle.

Mais ce sont les tableaux ornant les murs de la demeure qui sont certainement les plus intéressants, car ils sont tous de Claude Déruet et n'ont sans doute pas été changés de place depuis la mort de ce dernier : “ *Un temple en perspective, représentant une nuit sur cuivre, avec son cadre argent (500 F). Un tableau représentant la vocation de Saint-Mathieu par Notre Seigneur, avec plusieurs figures de soldats autour d'une table de banquier (100 F – 4 pieds de long, 3 pieds de haut). Un bain de Diane, où est représentée la métamorphose d'Actéon dans un paysage de 3 pieds de long et 3 de haut (30 F). Deux tableaux de deux pieds de hauteur représentant des vases de terre sigillée, remplis de fleurs en miniature sur velin appliqué sur bois, avec leurs cadres d'origine (60 F). Un tableau représentant une Notre-Dame, Saint-Joseph, le petit Jésus et Saint-Jean-Baptiste (30 F). Un tableau représentant l'adoration des rois, sur plat fond d'environ 2 pieds ½ de large (15 F). Un tableau représentant la résurrection de Lazare sur plancher de cuivre (12 F). Une Pyrane et Thyssée aussi sur cuivre (10 F). Un tableau représentant deux portraits d'enfants d'un duc de Toscane, le plus petit habillé en Cordelier et l'autre à l'antique, d'environ 3 pieds ½ de haut et 3 de large sur toile (23 F)* ”.

Cet inventaire présente le grand intérêt de nous indiquer ce que l'un des maîtres de la peinture lorraine au XVII^e s. conservait chez lui à la fin de sa vie et nous interpelle sur le destin de ces toiles à sujet profane et religieux. Mais il marque aussi un tournant dans la vie de Charles Herbel et de son épouse, car il s'effectue dans un contexte de tension familiale habituel en ces périodes de succession difficile. En effet, les beaux-frères et sœurs de Marguerite et Charles semblent agacés de les voir se maintenir gracieusement dans la maison Déruet, alors que de fructueux loyers pourraient en être tirés. En septembre 1681, Philippe Bardin se rend d'ailleurs au domicile de sa belle-sœur avec notaire et homme de loi pour lui demander de quitter les lieux ou de payer un loyer équivalent à celui que lui propose, soi-disant, un homme de ses connaissances.

Cette arrivée impromptue, accompagnée de pressions et de menaces, n'aura en fait qu'un effet limité, car Marguerite répond à son beau-frère qu'elle est seule, que Charles Herbel étant en voyage, il faut d'abord recevoir de lui avis et réponse.

En effet, 1681 marque, outre l'affaire citée plus haut, un autre tournant dans la vie de Charles Herbel : au courant de l'été, le peintre quittait Nancy et partait pour Vienne où commençait à briller le nom de Charles V et à retentir les nouvelles de ses campagnes contre la France (bientôt contre les Turcs). Nous ignorons les tractations qui précédèrent le départ du gendre de Claude Déruet, et sans doute dorment-elles dans les services d'archives autrichiens : peut-être seront-elles un jour dégagées et étudiées, c'est ce qu'il faut ardemment souhaiter.

Charles Herbel resta en fait deux années entières en Autriche, restant au service du duc, faisant son portrait en cuirasse, ainsi que celui de ses maréchaux. Il voyageait entre Vienne et Innsbrück, se spécialisant de plus en plus dans l'histoire guerrière qui se faisait ou allait se faire : le siège de Vienne par Kara Mustapha était proche et il n'est pas interdit de penser que le premier retour du peintre à Nancy n'est pas étranger au danger représenté par l'avance des Turcs sur la capitale des Habsbourg.

Il revint à Vienne une fois le danger écarté et cette fois-ci il y resta plus longtemps, soit de 1684 à 1687. C'est à ce moment qu'il peignit des scènes de cour mettant au premier plan les enfants et parents de Charles V. La fameuse "course au traîneau" montre les jeunes princes (Léopold est né en 1679) vêtus en costume de fête ou à l'antique et installés sur des traîneaux glissant sur des collines enneigées. Ce tableau est à Schönbrunn et l'on y retrouve un peu l'influence de Déruet, notamment de ses combats d'Amazones. S'il y a un peu moins de maîtrise, il y a encore plus de facéties et peut-être de charme et de maniérisme.

Il réalisa aussi des commandes pour des maisons religieuses autrichiennes, notamment pour décorer l'église des Franciscains d'Innsbrück : n'oublions pas que Charles V, outre son titre de généralissime des armées impériales, était aussi gouverneur du Tyrol et il est normal de voir son peintre attiré, son Van der Meulen, fréquenter aussi un de ses lieux de résidence. Peut-être est-ce là, d'ailleurs, qu'il prépara ou commença à réaliser sa série sur les triomphes et les campagnes de Charles V sur les Turcs.

A propos de ces tableaux, et nous verrons tout à l'heure que Charles Herbel n'est pas le seul auteur des "Triomphes de Charles V", je commencerai par citer un extrait de mon confrère Henri Claude, paru dans l'Encyclopédie Lorraine : *"C'est Charles Herbel qui se fera le peintre-chroniqueur de la gloire du duc dont il est le Héraut d'Armes ; ses tableaux sont pour la plupart conservés aujourd'hui au château d'Innsbrück qui fut la résidence officielle de Charles V, beau-frère, en 1670, de l'empereur Léopold, qui le nomma en 1679 gouverneur du Tyrol. Ils représentent les grands moments des campagnes que mena Charles V comme généralissime des armées impériales. Au musée lorrain, le triomphe idéal de Charles V révèle un*

peintre honnête, mais sans génie, qui mêle détails réalistes et allégories : nouveau Constantin, nouveau Godefroid de Bouillon, sauveur de l'Occident, Charles V renoue dans toute cette iconographie avec la tradition des princes de la Maison de Lorraine, glaives de la Chrétienté et remparts de la vraie foi”.

Ce fameux tableau du Musée Lorrain n'est peut-être pas d'Herbel, mais du peintre parisien Jean-Baptiste Martin (dit “ des batailles ” et vrai élève de Van der Meulen), qui, appelé par Léopold après la mort d'Herbel pour continuer son œuvre, réalisa aussi des “ Triomphes de Charles V)”.

Je citerai également de très intéressants passages du célèbre livre de Chantal Humbert sur les Arts décoratifs en Lorraine : “ *Déjà, le 10 novembre 1698, seize tableaux relatant ces exploits, peints sous la direction du peintre Charles Herbel, avaient décoré les deux arcs de triomphe réalisés en l'honneur du duc Léopold Ier et d'Elizabeth-Charlotte d'Orléans pour leur entrée à Nancy.*

Mis en magasin, ces tableaux servirent ensuite à parer les murs de l'église des Cordeliers lors de la pompe funèbre de Charles V (19 avril 1700). Cinq d'entre eux sont actuellement conservés à la Hofburg d'Innsbrück (salle des gardes) et représentent la prise de Vacz, le passage du Danube à l'Île Saint-André, la défaite de l'armée turque de secours à Hanzsabek, la bataille de Mohacz, la prise de Bude.

Ce peintre Charles Herbel, qui lui-même séjourna à la cour lorraine d'Innsbrück, compléta ses souvenirs par les témoignages du maréchal de Carlingford et d'autres gentilshommes lorrains ; l'abbé François Le Bègue avait dépeint les campagnes duciales en Hongrie dans son journal et Jean de la Brune relaté la vie de Charles V (Amsterdam, 1691). Les descriptions de Le Bègue, le Journal fidèle de tout ce qui s'est passé dans l'armée impériale commandée par Charles V ont pu aider Herbel à mieux préciser la topographie des lieux : le château de Grane (Esztergom) est une place située sur le bord du Danube, bâtie sur un rocher escarpé de tout côté, elle est presque en forme de triangle, il y a deux grosses tours, l'une près de la porte qui regarde le Thomasberg, l'autre vis-à-vis de Barcan (le siège d'Esztergom).

Dans la défaite de l'armée turque de secours à Hanzsabek, Charles Herbel a dépeint le stratagème du séraskier déjoué par Charles V : le séraskier avait lâché tous les chameaux de son armée devant elle pour épouvanter et mettre en fuite la cavalerie chrétienne ; mais Charles V commanda aux Dragons de tirer sur les Turcs qui menaient ce troupeau et il prit par le licol le premier chameau qui conduisait les autres, les fit défiler par côté. Ainsi, toute l'armée chrétienne put se jeter sur les Ottomans qui furent entièrement défaits.

Le peintre Charles Herbel introduisit également dans ses représentations des inscriptions explicatives pour mieux narrer aux Lorrains les enjeux des batailles ; certains tableaux présentent encore les vertus de Charles V sous forme d'allégories (impetus, perspicacia et religio).

En conclusion, Charles Herbel fut surtout le continuateur de la manière de son beau-père, le peintre Claude Déruet. Il lui prit l'habitude de représenter l'ensemble du combat et alla même jusqu'à reprendre systématiquement ses personnages. Herbel subordonna la représentation du héros à celle de ses victoires. Ses tableaux sont toutefois quelque peu confus et ils n'ont pas le caractère ordonné des estampes que réalisa Sébastien Leclerc, en 1704, pour la publication d'une Histoire de Charles V, duc de Lorraine. Ce dernier avait une plus grande expérience de la peinture d'histoire, telle que l'avait définie Charles Lebrun ”.

Ces précisions n'apportent malheureusement pas de clé au problème, à savoir si ces tableaux furent peints ou déjà esquissés lors du deuxième séjour de Charles Herbel en Autriche. La présence de certains d'entre eux à la Hofburg d'Innsbrück est sans doute liée au déménagement des affaires, archives, meubles et tableaux, de François III vers l'Autriche. Par ailleurs, et comme le dit Chantal Humbert, “ *une seconde commande de Léopold fut passée au peintre, sans doute vers 1700, aux fins d'être tissés par Charles Mité* ”. Gérard Voreaux ajoute que ces derniers tableaux, plus sobres aux fins d'être copiés en haute lice, furent livrés en août 1701, soit un an avant la mort de Charles Herbel et payés 4.000 livres. Trois furent détruits dans l'incendie du château de Lunéville en janvier 1719 (avec sans doute les premiers tableaux), et ceux qui subsistent sont ceux de la Hofburg d'Innsbrück.

Pour terminer sur ces séjours, historiques à double titre, de Charles Herbel en Autriche, j'ajouterai que c'est alors qu'il reçut de son duc bien aimé la fonction et la distinction la plus marquée, celle de héraut d'armes du duché, c'est-à-dire de gardien du livre des anoblis et des nobles, ainsi que de dessinateur des anciens et nouveaux blasons.

Depuis 1664, cette fonction était aux mains de Jean III Callot, neveu de Jacques Callot, avocat à la cour souveraine. Epoux de Christine Cachet, ce héraut résidait le plus souvent à Neufchâteau et fut, dans la cité, dans le clan opposé à celui des Herbel.

Lorsqu'il mourut en 1678, l'office fut donc vacant et Charles V nomma Charles Herbel successeur de Jean III Callot. Lorsque le peintre revint en Lorraine en 1687, il ne put récupérer le registre dont il était désormais le gardien : le gendre du défunt, M. d'Happoncourt (père de la future Mme de Graffigny) refusa toujours de le rendre. Faut-il y voir de la colère de ne

pas avoir succédé à son beau-père, ou encore le résultat des mauvaises relations entre les “*parvenus Herbel*” et les vieilles familles lorraines ayant pignon sur rue à Neufchâteau ? Sans doute, et j’ajouterais qu’à ce moment M. d’Happoncourt combattait dans les troupes du roi de France, engagées en Belgique. En tout état de cause, Charles Herbel dut se contenter d’un double du registre, aimablement cédé par le sieur Hennequin-Gellenoncourt, mais ayant le défaut de s’arrêter en 1641 : un vide de 36 ans allait nécessairement se produire sur cette copie.

Le hasard a voulu que Charles Herbel ait succédé comme Héraut à quelqu’un que visiblement il n’aimait pas et qu’à sa mort lui succédât quelqu’un qu’il n’aimait pas plus, le peintre Claude Charles.

Le retour à Nancy et la mort

En 1687, Charles Herbel rejoignait donc son épouse et ses enfants à Nancy. Les beaux-frères avaient-ils eu gain de cause et obligé Charles et Marguerite à quitter la maison Déruet ? Dans l’état actuel de mes recherches, je ne puis répondre, pas plus qu’à la question du destin des toiles de Claude Déruet accrochées dans la maison. Il faut simplement savoir qu’au moment de l’inventaire de 1681, quatre tableaux avaient été vendus aux Bénédictines du Saint-Sacrement pour 3.000 francs et qu’une Amazone était en partance pour Paris rejoindre un seigneur qui l’avait achetée.

Entre son retour et sa mort, en 1702, il eut la douleur de voir mourir son épouse, en 1693, et la totalité de ses enfants.

Les quinze dernières années de sa vie furent en revanche les plus fécondes au niveau de son métier et de ses œuvres. Bien des découvertes archivistiques sont encore à faire, mais la commande passée par les chanoines de Domèvre en 1687 est certainement l’une des pièces les plus intéressantes, éclairant à la fois la nouvelle vie lorraine du peintre et l’attachement des chanoines de Saint-Augustin pour leur fondateur, Pierre Fourier : ce dernier devait être représenté grandeur naturelle, en surplis, porté par les nuages, ayant à sa gauche un lys symbole de virginité et à sa droite un ange lui offrant les constitutions pour les premières religieuses de la Congrégation Notre-Dame. Ce tableau semble d’excellente facture, autant que l’on puisse en juger par une photo (elle est très médiocre, mais la seule que l’on ait...) parue dans *Lorraine-Artiste* en 1898 : il disparut dans l’incendie de l’église de Domèvre allumé par les obus allemands pendant la première guerre mondiale.

Les années 1698-1701 furent certainement les plus denses car, outre les commandes officielles dont nous avons parlé, Charles Herbel fut l’ordonnanceur de fêtes et de cérémonies prestigieuses : la première fut

la “ joyeuse entrée ” de Léopold dans sa capitale. Nombre d’arcs de triomphe, de trophées et de monuments éphémères furent dessinés par le peintre. Comme il avait appris à tourner le bois et à sculpter chez son maître Bénigne Jacquin dans son enfance, nous pouvons supposer qu’il dut mettre la main à la pâte, de même en 1700, lors de la pompe funèbre de Charles V. Le malheur voulut qu’il ne fût pas seul et il dut partager cette direction avec le peintre Claude Charles, son rival, qu’il n’aimait pas. De nombreux incidents éclatèrent entre les deux peintres et il fallut toute la diplomatie des autres responsables et l’euphorie des circonstances pour que ces conflits ne dégénèrent pas.

Un an après la dernière commande ducale d’importance, celle des nouveaux triomphes, dans laquelle allaient lui succéder les peintres Durup, puis Martin, Charles Herbel mourut, à l’âge de 60 ans. Nous étions le 20 août 1702. La cérémonie funèbre fut célébrée aux Pères Carmes et Charles Herbel fut inhumé dans la chapelle des Déruiet, aux côtés de son illustre beau-père, de son épouse et de ses enfants.

Il laissait comme héritiers son frère Nicolas, curé d’Houéville, son frère Sébastien resté à Neufchâteau et sa sœur Marie, veuve de Christophe Barot.

Le nom Herbel ne s’éteignait pas et bien des neveux et cousins de Charles firent encore briller le nom : un de ses lointains parents, Nicolas-Alexandre Herbel fera lui aussi le voyage de Vienne vers 1750 et passera au service de Sa Majesté Impériale, François Ier, petit-fils de Charles V.

Pour conclure, nous pouvons une nouvelle fois nous interroger sur la valeur de Charles Herbel en tant que peintre. Les jugements sont sévères, mais se basent essentiellement sur des tableaux d’un certain genre, les seuls qui restent, alors que les portraits et tableaux religieux ne sont connus que par des gravures ou des mentions archivistiques.

Les scènes de bataille ou de triomphe sont en effet du Déruiet un peu affadi, mais les visages et les attitudes de ses portraits semblent marqués par une grande maîtrise, digne de Gobert ou de Nocret. S’il ne fut pas un grand Van der Meulen, Charles Herbel fut un bon peintre, reconnu par ses contemporains.

Il fut aussi le symbole d’un indéfectible patriotisme lorrain, attaché qu’il fut au pas des ducs. Il fut surtout le témoin et le narrateur d’un duché humilié, délocalisé, puis réinstallé et restauré. Sa naissance, son œuvre et sa mort encadrent en effet une des plus denses pages de l’histoire de notre Lorraine.